

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Quand il ne resta plus un carliste debout pour continuer la lutte, la nuit était venue. Des torches furent allumées et don Antonio se mit à chercher avidement le cadavre de son cousin parmi les morts et les mourants. Il ne trouva pas le marquis.

Un soldat prétendit qu'il avait vu rouler le chef carliste dans le ravin profond qui protégeait le château contre toute attaque du côté. Ce ravin, ou plutôt ce précipice aux roches anguleuses, menaçantes, était recouvert d'une puissante végétation de ronces fortement entrelacées.

La nuit était maintenant trop épaisse pour chercher le marquis dans cet abîme ; on n'y songea même pas.

Que le chef carliste, blessé mortellement, fût allé expirer au fond du ravin, n'était ce pas un heureux événement pour don Antonio ?

Il ne restait plus que la fille du marquis et elle était là, — il le croyait, du moins, — dans ce château où il allait pénétrer.

Il réclamerait la tutelle de l'enfant, comme étant son plus proche parent, et elle lui serait accordée. Alors, ayant l'héritière entre les mains, il saurait diriger les événements au gré de son ambition et de sa cupidité.

Pendant que ses soldats examinaient les corps étendus sur le sol pour séparer les blessés des morts, il aperçut une lumière qui éclairait deux grandes fenêtres du château.

Il eut un rire de démon et se précipita, son épée rouge de sang à la main, vers l'entrée du vieux manoir féodal.

Il ne rencontra personne pour lui barrer le passage. Sauf Rosina, la nourrice tous les serviteurs du marquis de Mimosa avaient disparu. Peut-être étaient-ils parmi les blessés et les morts.

Don Antonio fit irruption dans la vaste pièce dont il avait vu les fenêtres éclairées.

Devant une de ces fenêtres ouvertes, une femme était à genoux et priait les mains jointes.

Au bruit des pas sonores, elle se retourna brusquement, mais resta agenouillée. Elle avait tressailli en reconnaissant l'officier.

— Ah ! c'est vous, Don Antonio de Villina, fit-elle.

— Tu me connais donc ?

— Sans doute, puisque je viens de vous appeler par votre nom.

— Que fais-tu là ?

— Vous le voyez bien, je prie.

— Pour qui pries-tu ?

— Pour ceux que vous venez de tuer !

— Je ne te connais pas, moi ; qui es-tu ?

— Je suis Rosina Balti, la femme de Joachim Balti et la nièce de Pedro Lamnés.

— Ah ! oui, tu es la nourrice ?

— Je l'étais.

— Que veux-tu dire ?

Rosina regarda don Antonio, dont l'œil dur, brillant comme l'acier la fit frissonner.

C'est qu'il n'était pas du tout rassurant cette homme avec son épée nue à la main, son profil anguleux, son teint bilieux et sa large bouche, qui lui donnait un air de vampire.

Rosina lui répondit en montrant le berceau vide.

— Morte ? fit-il.

— Que votre tendresse ce rassure, don Antonio, la fille du marquis de Mimosa est vivante et se porte à merveille.

— Où est elle ?

La nourrice n'était plus aussi effrayée ; deux autres officiers venaient d'entrer dans la chambre.

Elle se releva et répondit :

— Je n'en sais rien.

— Tu mens !... Écoute : le marquis de Mimosa est mort.

Rosina poussa un long soupir, fit le signe de la croix et dit :

— Que Dieu veuille recevoir l'âme de mon noble maître.

— Dieu ou le diable, répliqua don Antonio. Je suis le cousin du marquis ; à présent, le maître ici, c'est moi.

— En ce cas, seigneur, je n'ai plus qu'à me retirer.

Et elle se dirigea vers la porte.

Don Antonio l'arrêta en la saisissant par le bras, et il la repoussa brutalement jusqu'au fond de la chambre.

— Où est la petite senora ? demanda-t-il encore.

— Encore une fois, je n'en sais rien.

— Tu mens, tu mens ! s'écria-t-il avec colère ; je suis le plus proche parent, je puis même dire l'unique parent de la jeune Thérèse ; mon devoir est de la prendre sous ma protection et de veiller sur elle ; ton devoir à toi, Rosina Balti, est de dire ce que tu as fait de la fille de ton maître : réponds, je te l'ordonne !

— Je ne puis vous dire ce que j'ignore.

Don Antonio se mordit les lèvres et frappa du pied avec une sorte de fureur.

Un des officiers intervint.

— Pourtant, mon cher, dit-il, vous ne pouvez pas exiger que cette femme vous apprenne ce qu'elle ne sait pas.

— Vous prenez ma défense, monsieur l'officier, dit Rosina, je vous en remercie ; non, je ne sais pas où est la fille de mon maître, mais le saurais-je que ma bouche resterait muette. Don Antonio voudrait prendre la jeune senora sous sa protection, c'est justement ce que M. le marquis n'a pas voulu.

Et, s'adressant directement à don Antonio, elle ajouta :

— Tout ce que je puis vous dire, seigneur, c'est que la senorita Thérèse de Mimosa est à l'abri de vos recherches.

— C'est ce que nous verrons, murmura sourdement don Antonio.

Il reprit à haute voix :

— Où sont ton mari et ton oncle ?

— Demandez-le à ceux qui le savent, répondit Rosina. Il est probable qu'ils se sont fait tuer en défendant leur maître.

— Je ne saurais rien de cette misérable femme, grogna don Antonio.

Et il alla donner l'ordre à ses soldats de fouiller le château jusqu'aux combles.

Toutes les recherches, on le comprend, furent inutiles.

— Pourtant il faut que je la retrouve, et je la retrouverai ! se disait don Antonio en proie à une agitation fébrile.

* *

Or, pendant que s'accomplissaient au château de Valpenas les événements que nous venons de faire connaître, Pedro Lamnés avait eu tout le temps de gagner les Pyrénées.

Il avait l'agilité et les jarrets nerveux du montagnard habitué à gravir les rampes rocheuses ; il connaissait tous les sentiers de la montagne qu'il avait maintes fois parcourus lorsqu'il chassait le renard et l'isard.

Sans hésitation, marchant à la lueur d'un ciel étoilé, il s'était acheminé dans la direction de la France.

A la pointe du jour, il arriva au col d'Ibaynette, une des gorges des Pyrénées occidentales qui livrent passage aux piétons.

Pendant l'hiver, la traversée n'est pas sans danger ; mais on était en été et Pedro n'avait à redouter ni les trombes de vent, ni les rafales de neige qui dérobent aux regards du voyageur la place où il doit poser le pied.

Pedro ne rencontra personne dans ce long couloir et atteignit sans encombre l'endroit où un poteau marque la limite des deux frontières.

Les douaniers français exerçaient alors une surveillance rigoureuse sur notre frontière ; ils désarmaient ceux des belligérants qui venaient chercher un refuge en France.

Mais ce que Pedro portait dans ses bras n'était pas un de ces objets qui figurent sur le tableau du tarif douanier.

Après un rapide interrogatoire, il put continuer sa route.

Il ne ressentait aucune fatigue, mais il voulait l'épargner à l'enfant. Aussi, lorsqu'il trouva une voiture publique, il s'empressa d'y monter. Elle le conduisit à Pau.

Cette ville, aux yeux de l'homme de confiance du marquis de Mimosa, était trop rapprochée de l'Espagne.

Il n'y resta que quelques heures, le temps de faire manger l'enfant et de lui laisser prendre un repos dont elle avait besoin.

Il prit le chemin de fer et s'arrêta dans différentes localités sans vouloir y chercher la personne à laquelle il pourrait confier l'héritière de la maison de Mimosa.

Du reste, il lui plaisait de mettre une assez grande distance entre sa jeune maîtresse et l'Espagne.

D'étape en étape, et changeant constamment de mode de locomotion, il arriva un matin au bourg de Salvignac, sur le versant méridional des Cévennes.

La physionomie des habitants lui parut bienveillante.

Des maisons blanches, des ombrages, des eaux courantes, la perspective des montagnes le charmèrent et triomphèrent de ses irrésolutions.

Il interrogea adroitement le maître de l'hôtel où il était descendu et apprit que le curé du village, jeune encore, était très estimé, très aimé, très serviable, et que l'on pouvait compter sur sa discrétion.

Pedro Lamnés n'avait pas besoin de plus amples renseignements pour le décider à aller trouver le curé de Salvignac....

Nous savons l'accueil que l'excellent prêtre fit à l'Espagnol.

Enfin, celui-ci put remplir, aussi bien qu'il le désirait, sa mission de haute confiance ; il ne pouvait que se féliciter de s'être adressé à M. Ancelin.

Il laissait la petite Thérèse entre les mains d'une honnête femme qui l'aimerait et lui donnerait les soins d'une véritable mère. Et cette chère enfant, frappée si jeune par le malheur, aurait dans le maire et le curé deux protecteurs.